

**Marie-Aude Murail
et Lorris Murail**

L'expérimenteur



Le livre

Lucie est morte dans un accident de parapente, et son corps, emporté par les eaux de la Bléone en crue, n'a pas été repêché. Trois jeunes, témoins de l'accident, n'ont rien dit à la police. Affaire classée.

Dix mois plus tard, Théo aime toujours Lucie et il sent sa présence autour de lui. Il n'en parle à personne, il ne veut pas passer pour fou. Mais un jour, il découvre, posé près de son téléphone, un livre de bibliothèque qu'il n'a jamais emprunté.

Ce livre parle des « expérienceurs », ces gens qui ont vécu une EMI, une expérience de mort imminente. Ces expérienceurs, victimes d'un accident ou d'une crise cardiaque, racontent la même chose. Ils ont revu toute leur vie en quelques secondes, traversé un tunnel de lumière, éprouvé un bien-être parfait, rencontré des gens qu'ils ont aimés, des anges peut-être, et ne sont revenus vers les vivants qu'à regret.

Théo, journaliste scientifique, ne croit pas à ce genre d'histoires. Mais l'auteur du livre, un certain professeur Delmotte, dirige la clinique de Digne-les-Bains, la ville où coule la Bléone, là où Lucie a disparu, là où Théo va retourner. Il en est certain : quelque chose lui a été caché, quelqu'un n'a pas tout dit.

L'auteur

Qui n'a pas entendu parler de Nils Hazard, l'étrusco-logue-détective ? Ou d'Émilien, le « Rambo des nurse-rys », dont on sait à peu près tout depuis *Baby-Sitter Blues* ? Après ces deux séries, [Marie-Aude Murail](#) a exploré de multiples veines, qu'elles soient politiques, réalistes, ou comme ici avec *Tom Lorient*, fantastiques.

Ses quelque 90 livres ont traversé les frontières et ils ont été traduits en 22 langues. Docteur ès Lettres en Sorbonne à 25 ans, elle a reçu la Légion d'Honneur à 50, pour services rendus à la littérature et à l'éducation.

Marie-Aude Murail
et Lorris Murail

L'expérimenteur

Médium poche
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Avec nos remerciements
à Sophie Gaudreau*

Iosef abandonna le vieux vélo de son père dans les taillis. Il avait hâte de retrouver son coin de pêche sur la berge de la Bléone. Il ne remarqua pas les deux scooters couchés dans l'herbe.

Au moment où il allait lancer sa ligne, il entendit des cris et leva la tête. À quelques mètres de lui, deux garçons s'activaient sur un promontoire rocheux. D'où il se trouvait, Iosef pouvait les voir sans être vu. Mauvaise surprise que la présence d'intrus sur son territoire. Que faisaient-ils ainsi penchés vers le sol ? Iosef posa sa ligne et partit à l'assaut du promontoire.

D'abord, il crut que les garçons accroupis bricolaient des pièges. Puis il supposa qu'ils étaient venus faire exploser des pétards. Quand ils se redressèrent, Iosef fut frappé par leur différence de taille et de corpulence. Un petit maigre et nerveux, un grand mollassé et comme embarrassé de lui-même. Le petit avait une pompe à vélo dans la main droite et il en zébra l'horizon. Iosef voulut en savoir davantage et

prit le risque d'approcher encore. Sa botte écrasa une vieille boîte de conserve affleurant le sol boueux. Le petit nerveux avait l'oreille fine. Il tendit sa pompe à vélo vers les fourrés.

– Ho ! C'est quoi, ça ? Sors de là !

Il dégringola de la plate-forme, cinglant l'air à coups de pompe. L'instant d'après, Iosef était couché dans les cailloux, la poitrine comprimée par le genou de son agresseur.

– Qu'est-ce tu fais là, tu nous espionnes ?

– Je pêche, c'est mon coin.

Toujours perché sur son promontoire, le grand s'écria :

– Ho, Simonnet, tu le connais ?

– T'es pas bien ? C'est un nain ! Descends, on va le tuer.

Iosef sentit la panique le gagner. Dans le pays d'où il venait, cette phrase-là était toujours suivie d'effet. Simonnet avait placé la pompe en travers de sa gorge et il commençait à peser.

Le grand shoota dans un caillou qui roula jusqu'au visage congestionné de Iosef. Voir le gamin étouffer, voir les yeux lui sortir de la tête le mettait dans un état bizarre, un mélange de jouissance et de terreur.

– J’ai une meilleure idée, souffla-t-il. On va le faire pomper.

Simonnet se redressa d’un air soulagé. Les assassins préférèrent qu’on leur donne une bonne raison de ne pas tuer. Iosef savait cela.

Les deux caïds cessèrent de le traiter comme un ennemi. Ils l’aidèrent à se hisser sur le promontoire et acceptèrent même de répondre à ses questions. Ils étaient de Digne comme Iosef, ils allaient au collège Henri-Barbusse. Le petit Simonnet avait quatorze ans et le grand, qui s’appelait Berthoud, en avait treize.

– Qu’est-ce que vous faites ? leur demanda Iosef.

– On envoie une fusée sur la Lune, ricana Simonnet.

La fusée était d’un modèle courant. On en vend des millions tous les jours. C’était une bouteille de Coca. Berthoud y avait collé quatre ailerons découpés dans une feuille de plastique rigide. Simonnet montra à Iosef le fond, où était vissée une valve identique à celles qui permettent de gonfler les pneus des vélos.

– Tu vas remplir la bouteille avec de l’eau, lui ordonna-t-il. Jusqu’au trait rouge.

Iosef courut vers la berge. Il éprouvait du plaisir à obéir. Dans sa classe de CM2, ses camarades ne lui adressaient jamais la parole. Berthoud et Simonnet le

méprisaient, à la première occasion ils le frapperaient, mais ils lui parlaient. Il remplit la bouteille d'eau jusqu'au trait rouge, au millimètre près. Berthoud parut satisfait. Il ferma la bouteille avec un bouchon de liège qu'il fixa au goulot en l'entortillant dans un muselet de fil de fer comme on en voit sur le champagne.

– À toi l'honneur ! dit-il à Iosef.

Iosef prit la pompe, la vissa à la valve et pompa, pompa, pompa. À tout moment, il s'attendait à faire les frais d'une mauvaise plaisanterie. La bouteille allait finir par lui exploser à la figure. Pourtant, il poursuivit son effort jusqu'à ce que Simonnet criât un sonore :

– Stop !

Berthoud s'accroupit pour coincer la bouteille entre trois grosses pierres, puis il attacha un morceau de ficelle au muselet qui serrait le bouchon.

– Tu tires un coup sec.

Iosef prit sa place, à genoux sur la roche dure. Une étrange émotion l'envahit. Il tira. Et la bouteille décolla. Elle jaillit vers les nuages, crachant un sillage d'eau glacée.

Iosef était trempé mais heureux. La fusée s'était élevée d'au moins trente mètres et perdue avec fracas

dans les branches d'un arbre. Berthoud et Simonnet riaient.

– C'est bien qu'on ait quelqu'un pour la mise à feu, dit Berthoud.

Iosef devina que le petit Simonnet se débrouillait toujours pour passer son tour et ne se faisait jamais arroser.

Les deux garçons allumèrent des cigarettes sans lui en offrir. Iosef avait pompé, il avait pris la douche. Ils n'avaient plus besoin de lui.

– Il paraît qu'on peut envoyer des vraies fusées, dit-il en désignant la cime d'une montagne lointaine, des vraies avec des flammes.

– C'est pas « il paraît », répliqua Simonnet. On peut. On a même ce qui faut.

– C'est moi qui l'ai trouvée, dit Berthoud. Près du champ de tir. Le parachute est déchiré mais elle peut encore servir. Il nous manque juste la poudre.

– Est-ce que je pourrais la voir ? demanda Iosef.

Simonnet le poussa vers le bord du promontoire et Iosef, déséquilibré, faillit s'écraser trois mètres plus bas.

– Dégage, le nain. C'est pas un plan pour toi.

– Vous êtes cons ! cria Iosef. Parce que moi, j'en ai, de la poudre.

1

Poudre de guerre

Il y eut des coups de fil furtifs, des rancards devant le bahut. Iosef demanda à voir la fusée. Mais Berthoud et Simonnet exigeaient la poudre. Ils se fâchèrent, ils s'ignorèrent. Personne ne voulait céder. Les deux grands se méfiaient de ce garçon venu de nulle part. Iosef savait qu'on le rejetterait dès qu'il aurait donné la poudre.

Juste avant les vacances de printemps, Simonnet attendit Iosef à la sortie de son école.

– Rendez-vous mardi à 11 heures, dit-il d'un ton sans réplique. Décollage à 11 h 30. Si t'apportes pas la poudre, je te plante la fusée dans le cul.

Iosef se contenta d'acquiescer. La poudre, il l'avait volée à son père. Il l'avait trouvée dans la « casemate ».

C'était ainsi que le personnel de la clinique Bel-Air appelait un insolite cube de béton dont seul le docteur Delmotte avait la clé. Cette clé était dans le tiroir central de son bureau. La prendre et courir jusqu'à la casemate, ce n'était pas compliqué. Il suffisait de bien choisir son heure, entre chien et loup, pour ne pas être dérangé. Non, ce n'était pas compliqué mais ça faisait peur.

Dans la casemate, le père de Iosef avait enfermé ses secrets. Il y avait là, dans des cantines en fer, des blouses blanches tachées de sang, un drapeau en lambeaux et, collées dans des carnets, des dizaines de photos. On y voyait des hommes en armes, des barbues portant le turban, des immeubles détruits, des rues éventrées, des corps bardés de bandages et de pansements, des corps privés de bras ou de jambes. Des corps sans vie.

Puis il y avait l'armoire de métal avec les deux fusils, des boîtes de cartouches et de la poudre dans des outres sentant la chèvre.

À chaque visite, Iosef ouvrait une ou deux cartouches qu'il refermait avec précaution après avoir recueilli quelques pincées de poudre. Quand le jour décisif approcha, il comprit que cela ne suffirait pas. Il fit alors ce qu'il n'avait jamais osé faire. Il vida

toute une gourde dans un sachet de plastique et remplaça la poudre par un mélange grisâtre de cendres et de sable.

À présent, la fusée pouvait décoller.

*
* *

Éblouis par le bleu intense du ciel, assourdis par le rugissement des eaux, Berthoud et Simonnet se sentaient l'âme aventureuse. L'engin qui devait trouer les cieux se dressait au milieu d'une cage de branches, le nez pointé vers le soleil brûlant.

Satisfait de la rampe de lancement, Berthoud en retira la fusée. Vue de près, elle avait moins belle allure.

– On dirait un vieux tuyau, dit-il.

Seule l'ogive de bois paraissait encore en bon état.

– Il ne... commença Simonnet.

Entendant un bruit de pas sur les cailloux de la berge, il ravala la phrase impatiente qu'il s'apprêtait à prononcer. Iosef était venu et il était à l'heure.

– T'as la poudre ? cria Simonnet avant d'avoir vu le gamin.

La tête de Iosef apparut au ras du promontoire.

– De la poudre de guerre, répondit-il en se his-
sant sur la plate-forme. D’Afghanistan.

L’annonce produisit son petit effet.

– Montre.

Iosef remit à Simonnet la poche fripée qu’em-
plissait une poudre sombre et odorante, semée de
grumeaux.

– Elle est moche, commenta Simonnet au terme
de son examen. Gare à toi si c’est du Banania.

– Si tu voyais les photos...

– Quelles photos ?

– Rien. Des morts. C’est une poudre qui t’ar-
rache le bras comme ça... chlak !

Le grand Berthoud, qui s’était approché, eut un
mouvement de recul.

– C’est pas moi qui allume, dit-il.

– Moi je bourre. Iosef allume, décida Simonnet.
Il s’agenouilla près du fuselage couché de la fusée.

– Tourne-toi, c’est secret, dit-il à Iosef.

Docile, Iosef s’éloigna vers le bord du promon-
toire, observant les eaux bouillonnantes. Il leva les
yeux et crut distinguer sur le fond blanc d’une cime
neigeuse la forme lointaine d’un oiseau de proie.
Derrière lui, Berthoud bricolait le moteur de sa fusée.

L’opération s’éternisait.

– Tu mets tout ? demanda Iosef sans se retourner.
Toute la poudre ?

– T’inquiète.

Quand on lui permit enfin de regarder, Iosef découvrit la fusée bien calée, prête pour le lancement, son ogive de bois visant les astres.

Berthoud trempait une longue mèche de coton dans une bouteille d’alcool à brûler.

– T’as intérêt à t’éloigner, et vite, dit-il à Iosef en plaçant la mèche.

– Vous croyez que ça va marcher ?

Sans répondre, Simonnet lui tendit un vieux Zippo taché d’encre rouge. Iosef saisit le briquet. Berthoud avait déjà pris la position du soldat attendant l’assaut dans les tranchées, à plat ventre, les jambes pendant hors de la plate-forme rocheuse, les deux mains sur la tête.

– Tu allumes et tu plonges comme un malade, conseilla Simonnet.

Iosef ne tremblait pas. Il avait déjà vécu sous un déluge de fer et de feu.

Il s’accroupit, battit le briquet, alluma la mèche et courut s’allonger près de ses camarades.

À peine visible, la flamme s’allongea dans le vent. Elle se dressa soudain et toucha la poudre.

Un bref instant, tous trois crurent que l'engin avait explosé et qu'il n'en restait rien. Mais il était dans le ciel comme un nuage de suie supersonique. Iosef songea qu'une porte de l'enfer s'était ouverte et que le diable avait craché une bouffée de son haleine noire.

L'image suivante lui arracha un cri de saisissement auquel Berthoud et Simonnet firent écho. Dans le ciel limpide, juste sous la boule flamboyante du soleil, se déployait une aile immense, l'aile bleue et blanche d'un parapente. La traînée de fumée charbonneuse sembla la traverser. Iosef eut alors la certitude que le pilote, assis dans la sellette, ne s'en sortirait pas.

Il y eut un claquement, et l'aile se ferma, se redéploya, se ferma encore puis partit en autorotation, perdant de l'altitude au-dessus de la rivière. Comme le parapente se rapprochait, les trois enfants virent le pilote se démener avec une énergie désespérée. Mais ses efforts demeuraient vains et la chute allait s'accélérer.

Trompé par la perspective, Iosef crut un instant que la voile allait se prendre dans les grands arbres proches de la rive. Mais non, elle s'abattait droit vers les eaux. Les bras tendus au-dessus de lui, le pilote cherchait à démêler les suspentes torsadées. L'espace

d'une ou deux secondes, la voile immense sembla vouloir se regonfler dans une bourrasque. Puis elle se plia par le milieu, et son passager suspendu tomba comme une pierre.

Dans un ultime sursaut, le pilote tira sur une poignée. Le champignon blanc du parachute de secours s'ouvrit. Mais il était trop tard. La grande aile du parapente recouvrit comme un suaire la silhouette impuissante, étouffant le plouf! que fit le corps en frappant l'eau. Le parachute resta dressé un moment au-dessus du lieu de l'accident avant de s'affaler lentement à son tour.

– Merde! fit Berthoud. Oh, merde!...

– Ta putain de poudre de guerre, dit Simonnet. C'est pas une fusée que t'as envoyée, c'est un missile.

Du haut de leur promontoire, les trois enfants scrutaient à trois cents mètres d'eux le parapente paresseusement étendu, pareil à un matelas pneumatique à demi dégonflé.

Une rafale de vent balaya la Bléone, redonnant à la voile l'espoir d'un nouvel essor. Elle dériva au fil du courant avant de se prendre dans les branchages de la berge. Alors, sous la poussée des eaux, elle se ratatina doucement.

– On se casse! déclara Simonnet.

- Il est peut-être pas mort, dit Berthoud.
- J’y vais, décida Iosef.

Iosef dégringola du promontoire sans se soucier d’être suivi par ses complices. Mais il savait que la curiosité les obligerait à le rejoindre. Hors d’haleine, il parvint à la hauteur du parapente flottant sur la Bléone tel un îlot tombé du ciel. Les remous de la rivière soulevaient la toile çà et là sans laisser voir le corps du pilote.

Entendant le souffle des deux grands derrière lui, Iosef entra dans l’eau et agrippa une poignée de Nylon.

- Faut tirer ! Faut tirer ! gémit-il.

Berthoud fut le premier auprès de lui. La toile était légère mais le tissu humide glissait entre leurs mains. Ils en halèrent deux ou trois mètres sur la rive avant de sentir une résistance.

- Il est là, dit Berthoud.

La Bléone à cet endroit n’était guère profonde. En fouillant, Iosef trouva enfin le dos du pilote. Le malheureux avait la tête sous l’eau.

- Un couteau, vite !

Simonnet sortit un Opinel de sa poche et le passa à Berthoud qui le tendit à Iosef. Les fils des suspentes

formaient autour du corps un réseau inextricable. Iosef entreprit de les trancher, les saisissant à pleines poignées.

– Aidez-moi, faut le retourner !

À trois, ils firent basculer le parapentiste sanglé dans une sellette dont la coque évoquait un siège auto pour bébé. La tête apparut, presque entièrement dissimulée par le casque et les lunettes.

Iosef coupa encore dans les fils et le tissu.

– On peut y aller, souffla-t-il.

Aidé de Berthoud et Simonnet, il traîna le corps prisonnier de sa nacelle noire. Cela leur parut tout d’abord facile, puis il y eut de soudains remous et ils virent avec horreur le pilote s’enfoncer dans un bouillon écumant. Iosef s’accrochait à sa tête, qu’il s’efforçait de maintenir hors de l’eau.

– Par les sangles, dit Simonnet. Un... deux... allez !

Les épaules émergèrent de nouveau. Un... deux... ils tirèrent encore puis couchèrent le corps sur la berge de cailloux.

– On peut le détacher maintenant.

Six mains se précipitèrent sur les courroies.

– C’est de ta faute, c’est ta saloperie de poudre, répéta Simonnet.

Iosef essayait de ne pas entendre, d'oublier ce qu'il voyait, de repousser le spectacle de la mort. Il cherchait à se souvenir des gestes qui sauvent. Berthoud l'avait devancé. À genoux près du corps inerte, il ôta les lunettes qu'il jeta dans les fourrés. Puis le casque.

– Oh, putain! s'écria-t-il. T'as vu ce que t'as fait?

– Une fille, chuchota Simonnet.

Des cheveux noirs coupés au carré encadraient un visage plus pâle que l'écume de la rivière. Sa beauté frappa Iosef comme une terrible révélation. Berthoud avait raison. C'était lui le coupable et c'était à lui de la sauver.

Il vit avec dégoût que Simonnet la palpait de ses mains sales, qu'il se penchait au-dessus de ses lèvres.

– Laisse-la!

– Faut faire ça!

Iosef tenait toujours le manche du couteau. Il en plaça la lame sous la gorge de Simonnet.

– Pousse-toi.

– Mais il est fou ce type!

Simonnet se redressa en prenant appui sur la poitrine de la jeune fille. Un filet d'eau rouge jaillit de la bouche.

– Faut prévenir mon père ! dit Iosef à Berthoud.
Ton téléphone. Passe-le. Vite !

Berthoud, le seul à avoir un téléphone, s'exécuta sans discuter.

Tout en composant le numéro, Iosef scrutait les traits de la fille. Une sorte de tic agitait le coin de ses yeux grands ouverts. Il aurait préféré ne pas voir ces deux billes noires dont l'éclat se ternissait de seconde en seconde.

Il tomba sur Mathilde, l'assistante de son père, qui lui apprit que Jean ne se trouvait pas à la clinique.

– Il est sorti, dit-il aux deux autres.

Ses doigts firent machinalement le numéro du portable de Jean. Quatre longues sonneries.

Le tic s'était arrêté.

Dès qu'il entendit la voix de son père, Iosef cria dans le téléphone qu'elle était morte.

– Viens, Jean, mais viens !

Jean était au volant du break de la clinique, à la sortie de Digne-les-Bains. Il freina.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? Qui est morte ?

– La fille, elle s'est noyée. Elle s'en va dans le tunnel. Faut la rattraper. Elle est morte mais elle ne veut pas partir, tu comprends ? Je l'entends... elle appelle...

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

Ma vie a changé

Amour, vampire et Loup-garou

Tom Lorient

L'expérimenteur (avec Lorris Murail)

Oh, boy !

Maité coiffure

Simple

La fille du docteur Baudoin

Papa et maman sont dans un bateau

Le tueur à la cravate

Trois mille façons de dire je t'aime

Sauveur & fils, saisons 1, 2 et 3

Miss Charity (illustré par Philippe Dumas)

De grandes espérances, de Charles Dickens

(adapté par Marie-Aude Murail et illustré par Philippe Dumas)

Collection BELLES VIES

Charles Dickens

La série des *Nils Hazard* :

Dinky rouge sang

L'assassin est au collège

La dame qui tue

Tête à rap

Scénario catastrophe

Qui veut la peau de Maori Cannell ?

Rendez-vous avec Monsieur X

© 2003, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : février 2003

ISBN 978-2-211-23168-8